

Al Rose
1918

ROBERT DE FLERS

es Serbes
en Dobroudja

avec une notice

par

CLARNET



— IASI —

TIPOGRAFIA „DACIA” PETRU D. ILIESCU

— 1917 —

ROBERT DE FLERS

Al. Rosetti
1917

Les Serbes en Dobroudja

avec une notice

par

CLARNET

EX LIBRIS



A. ROSETTI

— IAȘI —

TIPOGRAFIA „DACIA” RETRU D. ILIESCU

— 1917 —

iblioteca Centrală Universitară

BUCUREȘTI

Cota 1.146.839.....

Inventar .775.667.....

Il a été tiré de cette édition quinze exemplaires numérotés de 1 à 15.

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C775667

Quel émerveillement, quel émerveillement et quelle stupeur que l'épopée serbe trouvant soudain l'universelle ignorance !

Car on l'ignorait partout en Europe, ce peuple de braves gens, ce peuple brave où il n'y avait que des paysans robustes, dont la douceur et le silence célaient une grande profondeur de rêve et de volonté.

Cloîtrés dans leurs frontières comme dans une souricière, ils sentaient venir sur eux le gros nuage menaçant du **Drang nach Osten**... Alors, j'imagine, ils prirent aux Français la devise de 1793: „Vaincre libres ou mourir“, et ce fut la première étape vers la Liberté, — la Liberté et la Gloire... Koumanovo, Skobera, Monastir... Puis, sur la Bregalnitza, la

trahison bulgare, l'attaque brusquée contre des alliés durant une nuit, — le choc traître, sournois, que supporta le premier ce colonel dont Robert de Flers évoque dans les pages qui suivent la rude silhouette de soldat et de guerrier : Stevan Hadjic... Puis, plus loin encore, Fer, Shabatz, Milanevatz et la magnifique résistance de Belgrade — y compris la retraite vers les côtes de l'Adriatique à travers l'Albanie banditesque aux aguets...

Cette fois, ils existaient... De leur beau sang richement versé, de leur vie bellement défendue ils ont écrit la page ultime qui manquaît à leurs parchemins attestant des droits imprescriptibles.

Désormais, les hordes ennemies peuvent s'acharner sur cette terre émouvante et sur ce qu'il reste dessus. L'Histoire a parlé.

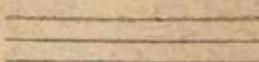
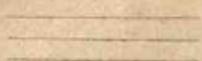
Elle aura le dernier mot... Elle, et la poignée de soldats qui restent encore et qui, de combat en combat, portent fièrement au coeur la haine de l'esclavage,

bonne haine „qui fait sentir son coeur chaud et généreux vibrer au-dessus de la vie des êtres et des choses honteuses et bêtes, la haine qui soulage, la haine qui fait renaître, la haine qui agrandit...“.

Sur cette terre roumaine incluse entre la mer Noire et le Danube, les Serbes sont venus combattre à nos côtés... Un grand Français qui les a vus de près dit ici son enthousiasme et son admiration... Un Roumain prend la liberté d'y ajouter son hommage ému et fraternel.

CLARNET.



Les Serbes 
 *en Dobroudja*



D'autres soldats sont aussi courageux que les Serbes, mais il n'en est pas qui soient à ce point déchaînés dans la bravoure. Lorsqu'on les a vus à l'oeuvre, on ne peut oublier ces petits hommes maigres, osseux, aux yeux gris traversés d'éclairs, aux souples gestes de chat, qui, lorsqu'ils sont restés deux jours sans combattre, deviennent tristes, mornes, silencieux et, pour ainsi dire, n'existent plus, comme si, tout à coup, un élément était venu à leur manquer : la bataille !

Ayant tout perdu : leur famille, leur maison, leur charrue et leurs

bêtes, tout jusqu'au sol natal, peu à peu, à force de marcher sur des routes qui ne sont plus les leurs, de ramper dans des sillons dont ils ne moissonneront pas le blé, de s'abriter pour mieux menacer contre le talus des chemins qui conduisent à des villages dont ils ignorent le nom, ils ont pris la couleur même de la terre.

La première division serbe, qui vient de faire toute la campagne de Dobroudja, pénétra en Roumanie le jour même de la mobilisation — la flamme aux yeux, la joie au cœur.

La première fois que je vis la division serbe sur le front de Dobroudja, c'était aux avant-postes, en avant de Cogargia, sur les collines pelées et brûlées, véritable sol d'Apocalypse, qui dominant Enigea. Ils étaient arrivés depuis quelques instants seulement, après une pénible retraite. On venait, en effet d'abandonner la ligne Cuzgun-Cara-Omer pour occuper la ligne Rasova-Cocargia-Cobadine. Malgré la fatigue d'une longue marche, les hommes ont tous l'air ardent d'une troupe prête à l'assaut. Un peu à l'arrière, les cuisiniers, sur de maigres petits feux, préparent la

soupe et c'est, sur le sol pierreux, une longue ligne de flammes dont le vent pousse la fumée vers la vallée.

Les Serbes ne regardent pas de ce côté. Ils ne songent pas à se reposer. Ils sont tous debout, tournés vers le Sud, parce que c'est de ce côté que tonne le canon.

Au premier abord, une chose me frappe : ils se ressemblent tous extraordinairement. Ils ont même taille, même coupe de visage, même maigreur énergique, même regard gris et lumineux. Cela tient du prodige. „Nous avons de la peine, me dit un officier, à les distinguer les uns des autres.“ Depuis quatre années qu'ils se battent continuellement, ils ont tellement partagé la même volonté, ils ont tant respiré la même haine avec une telle fièvre et un tel élan que, dans cette communauté de sentiments

violents, ils ont fini par se ressembler. Et puis ils vivent sans cesse près de la mort qui rend tous les hommes pareils.

Un grand mouvement se produit parmi les troupes. En un clin d'oeil, elles se groupent par sections, par compagnies et par bataillons. Le général en chef de l'armée de Dobroudja vient les passer en revue. Le commandant de la division serbe va au-devant de lui. C'est le colonel Stevan Hadzic, un fameux homme aux épaules carrées, à la figure ronde barrée d'une grosse moustache noire, l'air bonhomme et terrible à la fois. Il éclate de courage et de santé. C'est un héros gras.

Les deux chefs passent sur le front des troupes. Un immense cri les accueille, court d'unité en unité. C'est le hourra serbe :

— Zivio ! Zivio ! Zivio !

L'acclamation grandit, s'épanouit, ronfle, gronde, domine. Toutes ces voix mâles et rudes n'en font qu'une. Sur ce tonnerre, se détache parfois une voix plus haute, comme une voix d'enfant de chœur. Il y a, parmi ces braves, des petits soldats de dix-huit ans.

— Zivio! Zivio! Zivio!

Maintenant, tous se taisent. Le général passe dans les rangs. Avec une grande bonté toute militaire et un art qui est le sien de parler aux hommes et de les conquérir tout de suite, il donne une petite tape sur la joue des uns et interroge les autres :

— Combien en as-tu tué hier? demande-t-il à un rude gaillard.

— Cinq Excellence.

— Et toi?

— Trois.

— Comment les as-tu tués?
En tirant?

L'homme, presque avec un haussement d'épaules et, comme s'il pensait tout bas : „Voyons, vous n'auriez pas voulu que je gâche ma poudre quand je pouvais faire autrement“, répond :

— Avec ça.

Et il détache de son fusil la courte baïonnette autrichienne, toute noire de sang caillé. Car les Serbes de la première division sont armés avec les fusils autrichiens conquis par les Russes, tandis que les Turcs, qui se battent contre notre aile gauche, sont armés avec des fusils russes conquis par les Autrichiens qui les ont envoyés à Constantinople. C'est à ne pas s'y reconnaître, mais c'est ainsi.

— Et toi ?

Cette fois, le général s'est arrêté devant un petit bonhomme, très jeune, très laid et qui baisse le nez.

— Moi pas, dit-il avec un air de profonde humiliation.

— Tu n'en as pas tué un seul ?

— Non, Excellence.

Eh bien, qu'est-ce que dira ta fiancée ?

— Moi pas, Excellence !

— Comment, tu n'as pas de fiancée ?

— Non, Excellence.

— Eh bien, mon garçon, je vais te dire ce qui va t'arriver : au prochain combat, tu te conduiras comme un brave, tu feras cinq prisonniers, tu viendras me trouver, je te donnerai la médaille de Saint-Georges et, quand tu reviendras chez toi, tu trouveras tellement de fiancées que tu ne pourras pas les garder toutes pour toi et qu'il faudra que tu en donnes à tes camarades.

Le petit soldat secoue la tête.

Il paraît incrédule. Les prisonniers, oui, peut-être. Mais les fiancées, non. Elles ne sont pas pour lui. Lui, il a du courage, c'est elles qui n'en ont pas. N'importe, le général lui a fait plaisir tout de même.

La revue continue. Un colonel, la figure couverte d'une petite barbe récente mais déjà hirsute, — visage inoubliable, creusé, ravagé, comme durci, mais qui a conservé une expression de profonde bonté, — me dit :

— Tenez, ils sont contents, mes hommes. Les voilà heureux pour une semaine. On en fait ce que l'on veut. Seulement, il ne faut pas les contrarier. L'autre jour, pendant le combat de Bazargic, l'ordre est arrivé de battre en retraite. On avait peur que nous ne fussions pris en flanc par l'ennemi. Ils étaient furieux.

199577



J'ai un caporal qui, dans sa colère, a jeté son fusil par terre avec une telle violence qu'il l'a brisé. Sur ces entrefaites, nouvel ordre. Permission de continuer. Ils n'ont fait qu'un bond en avant. Et mon caporal n'avait plus de fusil ! Il lui a fallu attendre qu'il y eût un mort pour qu'il pût avoir une nouvelle arme. Oh, il n'a pas attendu longtemps ! J'ai un beau régiment. D'abord on ne savait pas trop ce que donnerait une troupe ainsi formée. J'ai toujours eu confiance. Ce sont des Serbes, me disais-je, cela me suffisait. L'Autriche n'a pas pu les gêner à ce point ; elle ne sait pas faire des soldats, mais il n'y a pas de raison pour qu'elle sache en défaire. J'avais raison. Oui, j'ai un beau régiment.

Et comme le canon recommence à tonner avec plus de force

— Ça se rapproche, continua l'officier serbe en jetant un regard circulaire sur le terrain. On les attend. La position est bonne. Il y a là-haut, tenez, un peu à droite, une petite crête qui me plaît beaucoup. Ça, c'est une crête. Il y en a très peu dans ce pays. Toutes les collines se terminent par un mamelon, mais elles ne se décident jamais à avoir une crête. Celle-là s'est décidée. A la bonne heure !

Un peu plus loin, un jeune lieutenant apporte un ordre. On me dit son nom. Il s'appelle Radomir Vesnitch. C'est le neveu du ministre de Serbie à Paris.

— Tous mes souvenirs à mon oncle si vous le voyez avant moi, me dit-il. Excusez-moi, je suis pressé... A Paris.. peut-être..

Maintenant, la revue est terminée. Le général, s'adressant au colonel Stevan Hadzic, lui dit :

— Voulez-vous, s'il vous plaît, colonel, faire avancer le commandant du régiment que vous estimez s'être le plus vaillamment conduit ces derniers jours ?

Le colonel Hadzic ne réfléchit pas longtemps et crie :

— Colonel Milorad Matic, avancez !

L'officier avec lequel je viens de m'entretenir se détache du front des troupes. Il paraît gauche, tout gêné, un peu ahuri. Il aime mieux avancer au canon.

Le général va sur lui, lui prend les deux mains et, d'une voix où la rudesse dissimule mal l'émotion :

— Colonel, je vous félicite. Je vous demande la permission de vous embrasser et je veux que vous disiez à tous vos soldats qu'en vous donnant l'accolade, c'est le régiment tout entier que j'embrasse.

Les deux hommes s'étreignent longuement. Un grand silence se fait. Un silence volontaire, attentif, religieux, le silence de dix mille hommes rassemblés. Le canon s'est tu. Les alouettes chantent très haut dans l'air léger. Une grande douceur et une grande gloire descendent du ciel. Lorsqu'ils se séparent, le général et le colonel Matic ont les larmes aux yeux. Ils ne sont pas les seuls. Le colonel Stevan Hadzić tire son épée. Un immense cri s'élève, répété par trois fois :

— Zivio ! Zivio ! Zivio !

L'écho se prolonge là-bas, vers le Sud... vers les Bulgares.

Trois jours après, sur la route de Pestera, qui se défile entre les collines à travers les champs de maïs, j'ai rencontré, parmi tant de chariots d'émigrants (car, depuis hier, on craint d'être obligé à un nouveau repli), une petite carriole qui s'en allait lentement, tristement. Deux officiers serbes la précédaient. Je les reconnais. Je m'arrête. Avec une expression désolée, ils me montrent la voiture. Une toile de bâche est étendue sur quelque chose qui ne remue pas. Un bras passe et, au bout de ce bras, une main grise... glacée.

— C'est le colonel Matic, me dit l'un des officiers.

— Blessé ?

— Mort.

— Quand cela ?

— Tout à l'heure.

— Où cela ?

— En avant de Cocargia, en défendant une petite crête

Je me souvins de la petite crête „qui lui plaisait“.

— Il était sur la même ligne que ses hommes.. Une heure avant il avait déjà reçu une balle dans le bras droit.

— A ce moment, qu'a-t-il fait ?

— Il a changé son sabre de main .. et il a continué Il a masqué son premier bataillon derrière un petit mur de pierres plates, Là il a attendu l'ennemi. Quand il a jugé qu'il était assez proche. il s'est redressé de toute sa hauteur et il a hurlé de toutes ses forces, à plusieurs reprises :

„En avant ! En avant !“ C'est à cet instant même qu'il a été frappé en pleine bouche, pendant qu'il criait. Comme il avait la bouche grande ouverte, les lèvres n'ont même pas été effleurées. Le visage est intact. Le projectile est sorti par le cou. Il est tombé comme une masse... En avant ! Il a fallu se replier de cinq cents mètres environ. Mais les hommes n'ont consenti à reculer que lorsqu'ils ont été sûrs que le corps du colonel Milorad Matic avait été enlevé

Le surlendemain, à Medjidia, le général en chef a voulu aller porter lui-même aux Serbes des médailles de Saint-Georges à l'hôpital installé dans l'ancienne caserne. Les paillasses sont rangées des deux côtés d'un mur. Il arrive encore des blessés. Le médecin serbe qui les soigne est une sorte de colosse. Il les transporte dans ses bras comme des enfants. Voilà trois ans qu'il est habitué à ces fardeaux. Son dévouement ne se lasse pas. Mais il n'a jamais le temps d'aller à la bataille, alors il n'est pas très content. Derrière le général, deux cosaques garnissent les médailles,

à l'effigie de l'Empereur, du ruban rayé noir et jaune. Le général commence à passer devant les blessés qui tendent la main vers la glorieuse récompense. Ceux qui, atteints au bras, ne peuvent bouger, tendent les yeux. Aucun ne sera oublié. Leurs infirmières suivent et veillent. Selon le désir de chacun, elles épinglent la médaille à la chemise ou au drap. Mais celui-ci ne veut pas ; il a une autre idée ; il demande qu'on envoie sa décoration à sa femme. On lui demande pourquoi. Il répond très simplement : „Parce que je serai mort demain.“ Autour de lui, on proteste ; il paraît que c'est lui qui a raison. Ses grands yeux, ardents de fièvre, ne témoignent aucune crainte. Il y a longtemps qu'il est habitué à cette pensée-là. Elle ne lui cause point d'effroi. Ce qui lui

arrive lui paraît naturel. Mais il semble heureux, car il est pauvre, de pouvoir envoyer chez lui, avant de rendre le dernier soupir, cette médaille qui est aussi une belle pièce d'argent toute neuve.

Lorsque la distribution est terminée, avant de les quitter, le général adresse quelques mots de réconfort à ces braves gens. Tous ces pauvres visages aux traits tirés, aux yeux fixes, sont tournés vers lui. Le chef parle. Ils écoutent ses éloges comme ils écoutaient ses ordres, militairement. Dans l'ombre qui descend, toutes les médailles de Saint-Georges brillent sur les couvertures grises. La salle en est tout étoilée. Comme le général va sortir, un cri s'élève de toutes ces pauvres poitrines. Chacun le pousse comme il peut, parfois dans un gémissement.

C'est le cri de l'autre jour, mais
qui a perdu son ardeur et sa
clarté :

— Zivio ! Zivio ! Zivio !

C'est sur les hauteurs d'Enigea et de Cocargia que les Serbes luttèrent avec le plus de fureur. Ils y défendirent avec acharnement les tranchées qui avaient été préparées à l'avance. Le 18 septembre, ils durent céder du terrain. Ils ne se retirèrent que petit à petit, pierre à pierre, profitant de tout pour s'abriter, tirer encore, „tomber“ un Bulgare de plus !

Menacés d'être enveloppés, ils furent contraints de céder le village de Cocargia à l'ennemi : pauvre village aux maisons de terre coiffées de roseaux et abritées par des collines dénudées. Mais, agrippés aux crêtes

qui le dominant au nord, ils n'avaient pas perdu de vue les petites huttes grises. Ils n'attendaient que l'instant de les reconquérir et de répandre leur sang sur les humbles seuils. L'instant vint. Quelques jours plus tard ils dégringolèrent le long des pâturages qui formaient un terrible glacis et les exposaient sans abri au feu violent de l'ennemi.

Les Serbes, dans la suite, furent portés plus à l'est, sur la ligne au nord de Perveli, pour inquiéter le flanc gauche des divisions bulgares et la 217-e division allemande qui attaquaient Tohrat-Sari. C'est là qu'ils fournirent, en Dobroujda, le suprême effort. Jusqu'à la dernière minute, ils tinrent bon. Mais force leur fut enfin, sous les rafales de l'artillerie lourde, de reculer jusqu'à la ligne du

chemin de fer où, tapis derrière les talus, ils infligèrent encore à l'ennemi des pertes terribles. Ce fut, après, la retraite générale vers le Nord. Couverts de boue et de sang, harassés, décimés, mais point découragés, les Serbes gagnèrent la ville qui leur avait été indiquée sur le Danube comme point de ralliement et où ils devaient se reconstituer. Rassemblés loin du bruit du canon, dont ils auront demain la nostalgie, ils ne se sont pas comptés. A quoi bon ? Ils savent que ceux qui ne sont pas là sont tombés en face de l'ennemi et que leurs uniformes gris, sur la terre grise, n'ont même pas fait une tache et se sont tout de suite mêlés avec elle.

Par quoi ces soldats déchaînés ont-ils été scutenus dans cette lutte terrible, après tant

d'autres luttes ? Par l'instinct irrésistible de leur courage et de leur vengeance. Ce ne sont que de vagues croyants, leur orthodoxie est, le plus souvent, de pure forme. L'attrait des récompenses et des honneurs, n'existe pas pour de telles gens. Pour eux, être décoré c'est être entouré de feuillages et embaumé de quelques fleurs dans son cercueil... Pour eux, avancer c'est mourir. Mais ils voient sans cesse, dans ce rêve héroïque qu'est leur vie, leur petite maison, leur champ, leurs animaux dociles, leur charrue depuis quatre ans inoccupée, et, passant sur une route, assis sur la paille d'un char à boeufs, le petit toquet et la moustache grise du roi Pierre.

AT

